

PREMIÈRE PARTIE

L'ŒUVRE ET SES CONTEXTES

A. LES CONTEXTES

I. L'histoire

S'agissant de *L'Ingénu*, il faut absolument distinguer *le temps de l'action* et *le temps de la narration*. Le premier se situe sous le règne de Louis XIV ; quant à l'œuvre, elle paraît en 1767.

1. Situation de *L'Ingénu* dans le temps de la narration

L'action de *L'Ingénu* se situe sous le règne de Louis XIV, auquel Voltaire consacre un ouvrage intitulé *Le Siècle de Louis XIV* (1751) ; elle commence le 15 juillet 1689 dans la soirée. Ce contexte historique très précis permet à Voltaire d'envisager les conséquences pratiques de la *Révocation de l'Édit de Nantes* (1685), qui ne reconnaît que le catholicisme comme religion d'État, entraîne des persécutions et se solde par l'exil des protestants. Écrit en 1767, le conte met en scène des *personnages historiques connus*, dont ses propres contemporains conservent encore le souvenir : ont réellement existé Louvois, ministre de la guerre, Bossuet et Fénelon, deux évêques catholiques proches du pouvoir, le père de La Chaise, jésuite et confesseur du roi, Harlay de Campavallon, archevêque de Paris... L'impact du pamphlet politique s'en trouve d'autant plus accru.

2. Le contexte historique de la rédaction

a) *La nouvelle France du Canada*

En 1763, par le traité de Paris qui met fin à la guerre de Sept ans, la France perd le Canada, qui revient aux Anglais. Détestant la guerre que, pour lui, les ministres décident du fond de leur bureau sans se soucier des soldats, Voltaire ne s'en émeut pas :

Je suis comme le public : j'aime beaucoup mieux la paix que le Canada, et je vois que la France peut être heureuse sans Québec.
(Lettre à Choiseul, du 6 septembre 1762)

Notons, en outre, qu'au XVIII^e siècle, les voyageurs tendent à accréditer une *double image du sauvage*. Laissons la parole au compagnon de Cavalier de La Salle :

[...] nous croyons donc qu'il faut à présent distinguer deux sortes de sauvages du Canada. Ceux qui depuis soixante ou quatre-vingts ans ont l'habitude avec les Européens, et les autres que l'on découvre journellement ; et c'est de ces derniers particulièrement que l'on parle icy et auxquels on attribue toutes ces odieuses et misérables qualitez des sauvages de l'Amérique septentrionale. Car on sçait que les premiers, comme les Hurons, les Algonquins, les Iroquois, Islinois et peut-être quelques autres, sont à présent assez humanisez ; que leur raison se développe ; et qu'ils pourront devenir capables d'instruction.

Il n'est donc par étonnant que Voltaire ait choisi pour héros un Huron et non une autre catégorie d'Indiens. Il s'agit donc d'un « sauvage » capable d'évoluer.

b) La lutte contre la toute-puissance de l'Église catholique

À l'époque où Voltaire écrit son œuvre, un siècle après le moment où les faits racontés dans *L'Ingénu* sont censés se dérouler, *les remises en questions sont multiples*. La société d'Ancien Régime repose sur une répartition des fonctions en trois ordres : la noblesse défend le pays, le clergé prie et les autres produisent. Qui va donner la loi de fonctionnement de l'ensemble ? L'Église veut faire prévaloir sa vision du monde et imprimer à la vie politique sa propre loi. Les philosophes des Lumières ne sauraient admettre cette prétention qui introduit *la confusion entre le pouvoir politique et le pouvoir ecclésiastique*. Ils entrent donc en conflit direct avec le roi, son gouvernement et son parlement. Mais ces mêmes pouvoirs publics regroupent des hommes éclairés, sensibles à la remise en question des fondements spirituels de l'État politique ; c'est ce qui explique que, en dépit des difficultés et des interdictions, l'Encyclopédie ait pu paraître. Le Parlement veut se faire entendre du roi dont les fidèles conseillers penchent pour adopter des réformes nécessaires.

Alors que les jésuites reconnaissent l'autorité absolue du pape, les parlements, gallicans, se prononçaient pour l'indépendance de l'Église catholique de France vis-à-vis du pape. Ces derniers finirent par obtenir du roi qu'il expulse les jésuites en 1762 — ce qui suggère à Voltaire ces propos :

Je ne sais si c'est un grand bien ; ceux qui prendront la place se croiront obligés d'affecter plus d'austérité et plus de pédantisme. Rien ne fut plus atrabilaire et plus féroce que les huguenots parce qu'ils voulaient combattre la morale relâchée. (2 mars 1763, au marquis d'Argens)

Quant aux protestants, ils furent durement persécutés mais, vers 1770, ils purent exercer leur religion. Néanmoins, l'Église n'en désarme pas pour autant et persécute les impies : elle perd du terrain et ne s'en montre que plus chicaneuse. Son intolérance agressive déclenche la multiplication des affaires de justice qui constituent l'arrière-plan idéologique de *L'Ingénu*. En somme, *le clergé résiste à l'esprit du temps en multipliant les provocations*. Ce contexte explique la constance, voire le durcissement, qui définit la position de Voltaire contre l'Église. Plus que jamais, dans sa retraite de Ferney, il se dresse contre l'*Infâme*, autrement dit la religion. « Plus je vieillis, plus je deviens implacable pour l'Infâme. » (1763).

II. La biographie de Voltaire (1694-1778)

1. Un insolent ambitieux (1694-1728)

François-Marie Arouet naît le 21 novembre 1694 à Paris. Ancien notaire au Châtelet de Paris et Conseiller du Roi, son père appartient à la grande bourgeoisie. Bien qu'il ait renié sa famille, trop bourgeoise à son goût, le futur Voltaire est un homme fort riche. Très tôt, il s'oppose à son frère aîné, Armand, ardent janséniste : ainsi la religion fait des ravages dans sa propre famille. Son parrain, l'abbé de Châteauneuf l'introduit dans le palais du Temple, hanté par des libertins aristocrates. Il le présente à la célèbre Ninon de Lenclos. En 1704, il entre au collège Louis-le-Grand, tenu par les jésuites qui dispensent une excellente éducation fondée sur la connaissance du latin. Il fréquente les grands seigneurs de son temps et rivalise d'impertinence. Il affirme très tôt sa volonté de se faire connaître. Il commence des études de droit en 1711, pour satisfaire les ambitions de son père, mais il déteste le milieu des nobles et ne pense qu'à devenir célèbre en écrivant. Il mène une vie mondaine sans aucun scrupule égalitariste.

Avec la Régence (1715), le climat politique et intellectuel se libéralise. Mais on attribue, peut-être à tort, à Voltaire de petits vers insolents contre le Régent. Sur l'ordre de ce dernier, François-Marie se retrouve à la Bastille, du 16 mai 1717 au 11 avril 1718. Il écrit : une épopée, *La Henriade*, et une tragédie, *Ceïpe*. Il ne renonce donc pas à se faire connaître et retrouve quelque faveur à sa sortie de prison. C'est alors qu'il se choisit un pseudonyme, qui viendrait, peut-être d'une inversion des deux syllabes du nom Airvault, qui appartenait à sa famille — preuve que le verlan ne date pas d'aujourd'hui ! Il se lie avec lord Bolingbroke et s'intéresse au modèle anglais. Sa célébrité devient notoire avec *La Ligue*, première version de *La Henriade* (1723). Mais il a le tort de se quereller

avec le chevalier de Rohan-Chabot, qui le fait bastonner en 1726. Voltaire retourne à la Bastille le 17 avril. Accablé, il évite la prison en « choisissant » l'exil en Angleterre où il rencontre de très grands esprits comme Pope, Swift et Samuel Clarke. Il apprend l'anglais et réalise le rôle joué par le commerce dans la richesse anglaise. Pour faire l'éloge de cette « île de la Raison » et faire la leçon aux Français, il forme le projet d'écrire une manière de reportage : ce sera ses *Lettres philosophiques* (parues en 1734).

2. Itinéraire de Cirey à Berlin (1728-1755)

Persuadé que tout le mal vient de la dépendance, Voltaire fait d'excellentes affaires financières. Il écrit beaucoup : des pièces inspirées de l'exemple shakespearien comme *Brutus* (1730) et *Zaïre*, triomphe théâtral (1732), *Alzire ou les Américains* (1736) ; *Ode sur la mort de Mlle Lecouvreur*, une actrice (1730) ; *Histoire de Charles XII*, souverain suédois et grand aventurier (1731) ; *Le Temple du Goût et Épître à Uranie* (1733). En juin 1733, Voltaire entame une liaison avec Mme du Châtelet ; mariée et âgée de vingt-sept ans, cette aimable intellectuelle s'intéresse à Newton et Leibniz. En 1734, *Les Lettres philosophiques* font scandale. Ce texte célèbre le libéralisme anglais et critique, implicitement, l'autoritarisme de la monarchie française. On le saisit et le Parlement le condamne au pilori et au feu, lance un ordre d'arrestation à l'encontre de son auteur. Voltaire se réfugie à la frontière lorraine, à Cirey, chez M. et Mme du Châtelet. Il n'en continue pas moins ses provocations avec *Le Mondain*, poème épicurien qui célèbre les bienfaits de la civilisation (1736). Il entame une correspondance avec le futur roi de Prusse (1736) et il continue à produire, notamment des tragédies, *Mahomet* (1740), *Mérope* (1743) et son *Siècle de Louis XIV*. À l'instigation de Mme du Châtelet, il s'intéresse à la vulgarisation scientifique : *Traité de métaphysique*, *Éléments de la philosophie de Newton mis à la portée de tout le monde*.

À la mort du cardinal de Fleury, qui ne l'aimait pas, il retrouve du crédit à la Cour et devient historiographe de France (1745), est élu à l'Académie française (1746) et obtient un brevet de gentilhomme (1746). Il noue une liaison avec sa nièce, Mme Denis, la fille d'une de ses sœurs. Mais, très vite, il déplaît à la Cour (1747). Il commence à écrire des contes : *Memnon*, *histoire orientale* (1747), *Zadig* (1748). Il séjourne à Lunéville, à la Cour du roi Stanislas Leszcynski, beau-père de Louis XV. En 1749, Mme du Châtelet meurt en couches, ce qui affecte beaucoup Voltaire. Il décide de se rendre à la Cour de Frédéric II de Prusse, un « despote éclairé » — s'il en fût... Ce qui était prévisible arrive : le séjour de Voltaire à Berlin

s'avère tumultueux et le souverain déçoit le philosophe, qui n'en poursuit pas moins ses travaux dont *Le Siècle de Louis XIV* et le *Dictionnaire philosophique*. Le 27 mars 1753, il tente de quitter le roi en secret. Frédéric II le fait arrêter arbitrairement à Francfort. Voltaire vit une période difficile, d'autant que, pendant son absence, la nouvelle génération des philosophes s'est fait connaître : Diderot, Rousseau prennent de l'importance. Enfin, Voltaire décide de s'installer en Suisse.

3. Le patriarche de Ferney (1755-1778)

En 1755, Voltaire achète une belle propriété, les Délices, puis il s'installe à Ferney en décembre 1760. Il rédige des articles pour l'*Encyclopédie* jusqu'en 1758. Il multiplie ses productions : *Poème sur la loi naturelle* (1752), *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1755) et son *Essai sur les mœurs*. *Candide* paraît en janvier 1759 et obtient un immense succès mais se retrouve condamné. Voltaire multiplie les textes polémiques : *Relation de la maladie du jésuite Berthier* (1759) contre sa « bête noire », Fréron. Mais il s'oppose aussi à Jean-Jacques Rousseau, ennemi déclaré des philosophes. Les hostilités commencent avec *Les Lettres sur La Nouvelle Héloïse* (1761), continuent avec les *Lettres sur la montagne* de Rousseau et la riposte de Voltaire, *Sentiment des citoyens*. En 1763 paraissent : son *Histoire de la Russie*, son *Traité sur la Tolérance*. Le *Dictionnaire philosophique portatif* (1764), que Voltaire ne cessera d'augmenter, fait scandale. Mais ses pièces, d'*Olympie* (1760) à *Irène* (1778), sont des échecs. Notons encore : *La Philosophie de l'histoire* (1765) et *Le Philosophe ignorant* (1766).

Voltaire prend aussi position dans des affaires judiciaires : en 1756, en faveur de l'amiral anglais Byng ; en 1762, pour le protestant Jean Calas, accusé du meurtre de son fils ; en 1766, pour le chevalier de La Barre (dix-neuf ans), accusé de blasphème et d'impiété ; pour la réhabilitation du comte Lally-Tolendal, condamné à mort en 1766. A Ferney, il cultive son jardin en grand seigneur libéral et poursuit ses activités de polémiste et d'écrivain. Il multiplie les parutions : *L'Ingénu* (1767), *La Princesse de Babylone*, *L'Homme aux quarante écus* (1768), *Questions sur l'Encyclopédie* (1770-1774), *Épître à Horace* (1772), *Le Taureau blanc* (1774), *L'Histoire de Jenny* (1775), *La Bible enfin expliquée* (1776). Le 10 février 1778, il triomphe à Paris. Il meurt le 30 mai de la même année. Après la Révolution de 1789, ses cendres sont transférées au Panthéon le 12 juillet 1791.

III. Les courants intellectuels et artistiques

1. La philosophie des Lumières : voir l'homme sans fard

Dans la continuité de la réflexion cartésienne, relayée par l'empirisme de l'Anglais Locke, la pensée philosophique des Lumières tente de *voir l'homme dans sa vérité première*, sans fard ni artifice. Ce courant, profond, monopolise tous les penseurs de l'époque mais tous ne s'engagent pas dans la même voie pour répondre à cette question. Désireux de fonder l'organisation sociale sur un principe métaphysique, ROUSSEAU s'orientera dans une direction disons spiritualiste (qui déterminera sa rupture avec le « *clan* » des philosophes). Pour lui, en effet, la voix de la conscience maintient et réaffirme le lien entre l'homme et Dieu. Il va donc mettre en place les conditions favorables à une religion naturelle. D'autres, comme Diderot, se dégagent peu à peu de l'idéalisme et privilégient le *matérialisme* pour qui tout n'est que combinaison d'atomes.

Ainsi, Julien Onfroy de La Mettrie (1709-1751), médecin breton, étudie les rapports entre les maladies du cerveau et les troubles du comportement. Il publiera, en 1746, *L'Homme machine*. Pour Helvétius, qui écrit *De l'Esprit* (1758) l'homme est le produit uniquement de la civilisation et de son milieu : toute idée morale est produite par la civilisation et par l'éducation. En 1748, Helmer, praticien prussien, opère de la cataracte une aveugle-née, qui ne voit pas tout de suite parce qu'elle doit d'abord pratiquer une rééducation de l'œil. Dans sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* (1749), Diderot montre que l'expérience de la réalité extérieure doit se doubler de la bonne pratique de l'organe. Et, plus tard (1754), Condillac soutient, dans son *Traité des sensations*, que la sensation n'est rien sans la réflexion qui l'interprète. Enfin, dans son *Système de la nature* (1770), le baron d'Holbach affirme l'unité de la matière et réintègre l'homme dans l'évolution générale.

Voltaire occupe une position médiane entre un Rousseau fortement préoccupé par la religion naturelle et un Diderot soucieux de fonder sa vision du monde sur une conception scientifique de la matière. Il s'oppose aux deux courants évoqués plus haut et promeut une vision de l'homme moyen, impliquant la recherche d'un difficile équilibre entre le religieux et le matériel.

2. Le bon sauvage

a) *Nature et culture*

La figure du bon sauvage doit son succès à ses liens avec *le mythe de l'âge d'or*, temps béni à partir duquel la civilisation serait censée dégénérer.

Ce motif mythique resurgit avec la découverte de l'Amérique et structure la relation des Européens au Nouveau Monde. Il témoigne de la constance d'une représentation propre à la conscience occidentale : l'usure du temps introduit une dégradation par rapport à un temps originel et, dans la pensée chrétienne, justifie la notion de chute. Chez les Grecs, déjà, coexistent de deux types de représentation de l'écoulement de la durée, qui, lui-même, détermine la conception de la relation de la nature à la culture. Dans *L'Odyssée*, le cyclope représente le sauvage, autrement dit le non civilisé, par opposition à Ulysse, homme de la ruse, avec tout ce que cette notion peut receler comme ambiguïté idéologique. Mais si la culture grecque se donne comme supérieure à la sauvagerie, taxée de « barbarie », dont elle cherche à se différencier, elle n'exclut pas le mythe de l'âge d'or — repris par les Romains et notamment par Tacite : dans la Rome décadente, les Germains incarnent une forme de primitivité qui fait renouer la Ville avec ses propres origines.

Ainsi s'impose une distinction entre *le sauvage, féroce, et le primitif, authentique* et s'explique l'importance de ce mythe du bon sauvage. Il se constitue à la fin du XV^e siècle et Montaigne lui donne une forme littéraire ainsi qu'une portée philosophique dans ses *Essais*, notamment dans les livres intitulés « Des Cannibales » et « Des Coches ». La Fontaine reprend le thème dans son « Paysan du Danube », qui critique la colonisation romaine. Peu à peu l'opposition du sauvage et du civilisé laisse la place à celle de l'homme naturel et du colonisateur. Cependant, durant le siècle de Louis XIV, le modèle prégnant renvoie à l'antiquité : les Anciens étaient heureux et fournissaient des modèles d'autant plus indiscutables qu'ils recevaient la caution de l'Église.

b) L'autre et soi

Poursuivant leurs investigations sur la nature humaine, les Lumières trouvent un sujet de choix dans le mythe du bon sauvage, mis à la mode par Montaigne et alimenté, depuis le début du XVII^e siècle, par la littérature et les récits des missionnaires mais aussi par les grands voyageurs. Les missionnaires développent une littérature d'édification destinée à produire un tableau touchant de la religiosité naturelle. Dans sa *Très brève relation de la destruction des Indes*, rédigée en 1542 et publiée dix ans plus tard, le prêtre Las Casas fait une apologie de la différence et, d'un point de vue moral et religieux, mène une violente critique de la colonisation ainsi que de ses massacres. Lahontan (1666-1715) tente la fortune au Canada et il finit par adopter le point de vue des Indiens ; dans ses *Dialogues de M. le baron de Lahontan et d'un Sauvage dans*

l'Amérique (1703-1704), à l'aube du XVIII^e siècle, il inaugure le principe de focalisation rendu célèbre par la suite par Montesquieu : le sauvage critique la société française à la fin du règne de Louis XIV. Il remet en question l'image, naturellement anthropocentrique, que les occidentaux peuvent se faire du sauvage. *Le sauvage est, avant tout, un homme libre* — d'esprit et de corps, ce qui favorise l'érotisme de la représentation, comme en témoigne *L'Homme sauvage* de Sébastien Mercier (1767), dont Jacques van den Heuvel souligne les analogies avec *L'Ingénu*. (Voir *Voltaire dans ses contes*, A. Colin, p. 299-300).

c) La lutte contre l'ethnocentrisme

La philosophie des Lumières utilise le mythe du bon sauvage pour *interroger la relation de la nature et de la civilisation européenne* qui s'imagine maîtresse de l'espace et du temps. L'occident demeure, en effet, totalement aliéné à la représentation du monde fournie par la religion chrétienne qui circonscrit l'Histoire et le monde aux limites de la Création et à l'action de la Providence. La relation à l'autre a pour fonction de *décentrer les perspectives* et de relativiser la position européenne, sur les deux grands axes de l'espace et du temps. Ainsi, le Persan de Montesquieu porte sur la prétendue civilisation européenne un regard qui ne se contente pas de souligner les différences mais s'avère radicalement Autre (*Les Lettres persanes*, 1721). Peu après (1778-79), le *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot relativise tout ce qui n'est que convention. Pour Rousseau, il n'existe même plus de bon sauvage : le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (1755) déplore la perte de cette primitivité originelle dont le philosophe de Genève fait le signe indubitable d'une transparence perdue à jamais : l'homme à l'état de nature constitue pour lui un modèle théorique commun à partir duquel les différentes sociétés vont se différencier ; ainsi, les Tahitiens, modèle de l'homme naturel pour les Européens selon Diderot, possèdent, pour Rousseau, une organisation sociale. Le Genevois inaugure une réflexion ethnologique qui prend l'autre non comme instrument d'une critique de l'occident mais comme objet d'une analyse à part entière. Claude Lévi-Strauss, anthropologue contemporain, avalisera cette interprétation.

Le bon sauvage représente donc l'homme de la liberté. Devenu une manière de topos romanesque, cette figure littéraire impose la liberté contre l'oppression sociale et ouvre la voie à une libération sexuelle et mentale. Le mythe finit par évoluer vers la révolte contre l'oppression idéologique et sa signification s'édulcore. Cependant, on peut se demander s'il ne subsiste pas dans les personnages romantiques ou néo-romantiques — tel Vautrin,